

Recherches sociographiques



Hélène BERNIER, *La fille aux mains coupées*

Nancy Bernier

Volume 12, numéro 3, 1971

Minorités francophones

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055553ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055553ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, N. (1971). Compte rendu de [Hélène BERNIER, *La fille aux mains coupées*]. *Recherches sociographiques*, 12(3), 399–400.

<https://doi.org/10.7202/055553ar>

une comparaison entre « qualités souhaitées » et « qualités rencontrées » au moyen de cet indice de présence (cf. p. 32) ; par rapport à « personne accueillante », entre autres, on obtient un écart deux fois plus grand (graphiquement) que si on avait utilisé les pourcentages des premiers choix ; l'ordre résultant entre les « qualités » aurait sans doute été différent si on avait tenu compte de l'ordre des choix.

L'étude aboutit à un « portait du prêtre-type » (103), tel que les étudiants l'ont fabriqué. Est-ce valable aussi pour le frère et la religieuse, puisque plusieurs des questions analysées sont communes aux trois types de permanents religieux ? Il semble que l'interprétation de l'auteur se limite au prêtre, et qu'il veuille présenter plus tard les données spécifiques concernant les deux autres types. « En résumé, le prêtre apparaît à la majorité des étudiants canadiens-français des collèges comme le permanent du spirituel institutionnalisé » (108). Quant à leurs attentes, les étudiants souhaitent que soit comblé l'écart « entre le spirituel dont le prêtre a mission de témoigner et la vie de tous les jours » (109).

Il est incontestable que l'action pastorale de la communauté chrétienne trouvera profit à utiliser les données de cette enquête, en dépit des sérieuses lacunes méthodologiques et théoriques. Quant aux sociologues, ils pourront y trouver une première approximation d'un phénomène encore peu connu.

Michel STEIN

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Hélène BERNIER, *La Fille aux mains coupées (conte-type 706)*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1971, xxii + 192 p. (Archives de Folklore, 12.)

Les monographies de contes merveilleux ajoutent aux études structurales et universelles du récit populaire la dimension historique et l'adaptation particulière de ces structures à l'intérieur d'une tradition ou d'une ethnie donnée. La présente étude analyse une tradition spécifique, celle de l'Amérique française ; l'auteur y expose l'individualité de chaque variante, son adhérence au type universel, ainsi que le contact possible ou probable avec des traditions des autres pays et le rapport avec les traditions écrites.

Le conte-type 706 du catalogue Aarne-Thompson prend la forme suivante en Amérique du Nord de langue française (ainsi qu'en Bretagne) : l'héroïne est faussement accusée auprès de son frère par sa belle-sœur et son frère lui coupe les mains et l'abandonne dans une forêt ; aussitôt une épine s'enfonce dans le pied du frère et grandit. Un prince épouse la jeune fille mais à la naissance des enfants, la belle-sœur calomnie encore l'héroïne et celle-ci est de nouveau bannie. Elle recouvre ses mains, le prince la retrouve, l'épine est sortie du pied du frère et la criminelle belle-sœur est punie (p. 135). La présence du motif de l'épine dans le pied du frère amène l'auteur à étudier aussi les versions de ce conte en Irlande. Les trois traditions, canadienne, bretonne et irlandaise, possèdent en commun ce motif, mais la forme fondamentale du conte diffère entre les variantes irlandaises et canadiennes-bretonnes.

Suivant la méthode historico-géographique, l'auteur groupe ses variantes de langue française selon leur localisation géographique ce qui donne quarante-huit versions pour la France, trente au Canada, dont dix-huit au Québec et douze dans les Provinces Maritimes, cinq aux États-Unis, dont deux retrouvées chez les Indiens (Micmac et Iroquois) mais qui sont de tradition européenne. La première partie de l'étude confronte

les versions de la tradition écrite du conte-type, qui remontent au XIII^e siècle, et notamment des deux versions, *la Belle Hélène de Constantinople* et *Geneviève de Brabant*, susceptibles d'avoir influencé la tradition canadienne à travers la littérature hagiographique.

Dans la partie analytique consacrée aux versions canadiennes et américaines, l'auteur nous présente deux versions intégrales, transcrites en orthographe adaptée, ce qui, avec l'introduction de la personnalité du conteur, vise à nous mettre en présence du conte avec toute sa saveur, autant qu'il soit possible de le faire dans une publication. Suit une étude analytique et comparative de toutes les versions, procédant selon l'ordre épisodique, qui en dégage les traits communs et les détails significatifs. Cette étude est complétée par un coup d'œil sur la tradition globale.

Nancy SCHMITZ

*Département d'anthropologie,
Université Laval.*

Catherine JOLICŒUR, *Le Vaisseau Fantôme. Légende étimologique*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1970, x+338 p. (Archives de Folklore, 11.)

L'étude en profondeur d'une légende ou croyance populaire comprend plus que la simple énumération de ses variantes et des éléments universels qui s'y trouvent. On voudrait aussi saisir l'atmosphère particulière et la mentalité qui entourent son élaboration et sa transmission, en plus des conditions naturelles susceptibles de la provoquer. Ici on est plus que satisfait. Dans son étude, centrée spécifiquement sur les régions maritimes du Canada mais d'une ampleur universelle, l'auteur traite de façon exhaustive tous les aspects accessibles, par enquête directe ou recherche documentaire, du phénomène du vaisseau fantôme. Cette légende a pour but immédiat d'expliquer le phénomène, dont les explications scientifiques restent peu satisfaisantes à beaucoup d'égards, du feu qui apparaît sur la mer.

L'analyse des manifestations du phénomène repose principalement sur les récits des témoins oculaires, recueillis par l'auteur, directement ou par questionnaire. La première partie du livre recense tous les éléments du phénomène, de la simple boule de feu qui apparaît avant une tempête, jusqu'aux vaisseaux complets comportant plusieurs détails, entres autres : des passagers en train de danser une danse d'époque avant l'apparition du feu qui détruit le bateau sans laisser de traces, en plein milieu d'une journée ensoleillée.

Bien que centrant son étude sur les régions maritimes du Canada, l'auteur situe chaque aspect du phénomène dans un cadre élargi, en comparant les variantes du vaisseau aux feux fantômes européens, asiatiques, africains et orientaux. L'analyse comporte aussi une dimension historique : les apparitions sont situées par rapport aux événements de l'histoire censés les avoir motivées, et aussi par rapport à leur propre évolution. Tel est le « vaisseau fantôme Yarmouth, (qui) revient chaque année, passe la nuit dans le port de Yarmouth et, le lendemain matin, s'entoure d'un nuage de brume avant de disparaître » (p. 81). Il le fait de 1811 à 1872, après quoi, faute d'intérêt ou de croyance, on ne le revoit pas. Les manifestations moins complexes, tel le « feu-du-mauvais-temps », sont encore vivaces et on soutient les avoir vues dans les années récentes.

Le phénomène n'est pas seulement individuel mais collectif. La même manifestation est vue et entendue — lorsque des bruits accompagnent son apparition — souvent par plusieurs personnes en même temps ; tel est le cas du vaisseau Yarmouth mentionné ci-